

# Les peuples et les royaumes de la boucle du Niger et du bassin des Volta du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle

*Michel Izard*

## Les Mosi\* de la boucle du Niger

En l'état actuel de nos connaissances, l'histoire de la boucle du Niger à la haute époque considérée ici est nécessairement centrée sur la naissance et l'expansion territoriale des royaumes mamprusi, dagomba et mosi, cela pour deux raisons qui sont d'ailleurs connexes. La première est que les informations dont nous disposons sur cet ensemble de royaumes sont incomparablement plus riches que celles que nous pouvons utiliser pour d'autres formations historiques de la même région, par exemple le Gurma et, *a fortiori*, les sociétés à pouvoir politique non centralisé. La seconde est qu'à propos de la mise en forme de l'histoire des Mosi se pose un problème capital, celui de l'identification des « Mosi » dont il est question dans ces chroniques classiques que sont le *Ta'riḳḳh al-Sūdān* et le *Ta'riḳḳh al-Fattāsh* : nous verrons que de la solution apportée à ce problème dépend la définition d'un cadre chronologique satisfaisant pour l'ensemble de la zone dont il sera question dans ce chapitre.

C'est de l'analyse des références à des Mosi, contenues dans les chroniques soudanaises qu'il nous faut partir. Le *Ta'riḳḳh al-Fattāsh* fait état d'incursions de Mosi sur le territoire du royaume songhay de Gao autour du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans le premier quart de la période qu'entend couvrir le présent volume. Le *za* Baray, contre lequel auraient guerroyé les Mosi est, semble-t-il, le *za* Beirafoloko de la liste dynastique

\* Ou Mossi.

établie par Jean Rouch<sup>1</sup> — son autorité s'étendait, dans la vallée du Niger, de Gao à Tillabéri. C'est sous le règne de son successeur, le *za* Asibay, que le royaume de Gao passa sous la suzeraineté du *mansa* malien Wali, qui, selon Nehemia Levtzion, régna de 1260 à 1277. Le *Ta'riḳḳ al-Fattāsh*, qui ne localise pas le territoire des Mosi, nous dit que ceux-ci envahissaient parfois la partie occidentale de la boucle du Niger, où l'influence du Mali se heurtait à celle, septentrionale, des Touareg. Les deux brefs fragments du *Ta'riḳḳ al-Fattāsh* auxquels nous nous référons<sup>2</sup> livrent une indication importante en nous parlant d'un *Mosi koy*, c'est-à-dire d'un « chef » ou d'un « roi » des Mosi. Rien de ce qui nous a été transmis ne semble faire allusion à des bandes de pillards plus ou moins incontrôlées; tout indique, au contraire, que nous avons affaire à une population ou à un groupe dirigeant ayant une forte organisation politique et militaire, peut-être de type étatique, et une base territoriale solide, qu'on ne peut que situer à l'intérieur de la boucle du Niger, sans autre précision. En tout cas, cette société militaire est, dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, en mesure d'affronter les principales hégémonies qui se partagent la boucle du Niger. Il est enfin question, dans ces fragments, d'incursions mosi en direction de Tombouctou; or nous allons voir que les Mosi des *Ta'riḳḳ* auront pour objectif permanent, au long de la succession de leurs entreprises de grande envergure, le contrôle direct des places commerciales du nord-ouest de la boucle.

Si nous suivons l'ordre chronologique, nous retrouvons les Mosi de la boucle du Niger à l'époque de Mansa Kanku Mūsā (1312-1337), les événements correspondants étant cette fois rapportés par le *Ta'riḳḳ al-Sūdān*. Le célèbre passage relatif à la prise de Tombouctou par les Mosi mérite d'être cité *in extenso* : « C'est, assure-t-on, le sultan Kanku Mūsā qui fit bâtir le minaret de la grande mosquée de Tombouctou, et ce fut sous le règne d'un des princes de sa dynastie que le sultan du Mosi, à la tête d'une forte armée, fit une expédition contre cette ville. Saisis d'effroi, les gens de Melli prirent la fuite et abandonnèrent Tombouctou aux assaillants. Le sultan du Mosi pénétra dans la ville, la saccagea, l'incendia, la ruina et, après avoir fait périr tous ceux qu'il put atteindre et s'être emparé de toutes les richesses qu'il trouva, il retourna dans son pays<sup>3</sup>. » La prise de Tombouctou par les Mosi est généralement située vers 1337<sup>4</sup> : ainsi, près d'un siècle après avoir menacé Gao, non seulement ce peuple guerrier n'a pas quitté le devant de la scène, mais encore sa puissance semble s'être accrue. À partir de son énigmatique pays, le « sultan » des Mosi lance des expéditions lointaines, attaque des villes importantes et, peut-on penser, bien défendues, ce qui suppose un potentiel considérable en hommes, en chevaux et en armes. C'est encore dans le *Ta'riḳḳ al-Sūdān* qu'il est question d'un raid contre Benka (ouest de la boucle du Niger, en amont de Tombouctou), qui semble

1. J. Rouch, 1953, p. 174, note 13.

2. M. Katī, trad. franç. Delafosse et Houdas, 1913, pp. 333-334.

3. Al-Sa'dī, trad. franç. O. Houdas, 1898, pp. 16-17.

4. C. Monteil, 1929, pp. 414-415.

pouvoir être situé peu avant 1433-1434, année de la prise de Tombouctou par les Touareg<sup>5</sup> : un siècle a encore passé et les Mosi demeurent toujours aussi menaçants. De l'expédition contre Benka, Rouch<sup>6</sup> fait, fort vraisemblablement, un épisode entre d'autres d'une série d'actions contre la région des lacs.

Nous en arrivons à la période la moins mal connue de l'histoire des Mosi septentrionaux, celle qui correspond aux règnes de Sonnī 'Alī et d'Askia Muḥammad, dont il est question dans les deux *Ta'riḫh* dont les références se complètent les unes les autres.

Sous le règne de Sonnī 'Alī (1464-1492), nous avons les repères suivants : 1464-1465, avènement de Sonnī 'Alī, guerre contre les Mosi commandés par un « roi » nommé Komdao, défaite des Mosi, que les Songhay poursuivent jusqu'en pays bambara (Bamanan), tandis que Komdao parvient à regagner sa capitale, appelée Argouma ; 1470/1471-1471/1472, incursions songhay en pays mosi sous la conduite de Sonnī 'Alī, d'abord, puis sous celle du *yikoy* Yate, destruction de Barkana, localité où réside le roi des Mosi et mort d'un chef mosi auquel le *Ta'riḫh al-Fattāsh* donne le titre de *tenga niama* ; 1477-1478, pénétration des Mosi en territoire songhay où ils demeurent jusqu'en 1483-1484, prise de Sama, localité située entre le fleuve et Walata ; 1480, occupation de Walata par les Mosi après un siège d'un mois, puis retrait des assaillants qui doivent abandonner leurs prisonniers aux habitants de la ville ; 1483-1484, bataille de Kobi ou de Djiniki-To'oi, intervenue après la capture par les Songhay des membres de la maison du chef des Mosi et la prise de son trésor de guerre. Les Mosi se replient vers leur pays, poursuivis par les Songhay qui y pénètrent<sup>7</sup>.

Que s'est-il passé entre le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, marqué notamment par le raid contre Benka, et le milieu du siècle suivant, qui semble tout à la fois marquer l'apogée de l'expansionnisme mosi, avec la prise de Walata, et le début des revers ? Sur cette nouvelle période d'un siècle, les sources écrites sont muettes. Des événements qui remplissent la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, on peut au moins tirer l'enseignement suivant : à l'avènement de Sonnī 'Alī, souverain de stature exceptionnelle, les Mosi représentent pour l'empire songhay un danger tel que l'affermissement de la puissance songhay a pour condition la destruction de l'adversaire. Sous le règne de Sonnī 'Alī, il n'est plus question d'expéditions ponctuelles des Mosi contre les villes de la boucle, non plus que de ripostes défensives de la part des Songhay ; c'est à une guerre longue et inexpiable que nous avons affaire, qui oppose deux grandes puissances militaires hégémoniques. À la fin de son règne, Sonnī 'Alī est victorieux, mais ses successeurs ne s'en tiendront pas à ce succès, ils entreprendront de faire totalement disparaître l'État Mosi du Nord, qui,

5. Voir Al-Sa'di, *op. cit.*, pp. 45-46, sur Benka, et M. Katī, *op. cit.*, pp. 118, 173, 178, sur la prise de Tombouctou par les Touareg.

6. J. Rouch, 1953, p. 177.

7. Sur les Mosi de la boucle du Niger et Sonnī 'Alī, voir M. Katī, *op. cit.*, pp. 85-86, 88-89, et M. Izard, 1970, pp. 38-44.

à l'avènement d'Askia Muḥammad, a perdu l'initiative mais n'a pas disparu pour autant.

Les fragments des *Ta'riḫ* relatifs à l'histoire des Mosi du Nord au XVI<sup>e</sup> siècle sont très pauvres en faits, mais ils nous livrent cependant une indication capitale : avec Muḥammad (1493-1529) et ses successeurs, les guerres songhay contre les Mosi sont désormais conduites au nom de l'islam, les Mosi étant des « païens », comme les habitants du Gurma<sup>8</sup>. En 1497-1498, Muḥammad entreprend une expédition contre le pays mosi, où règne le « sultan » Na'asira ; l'armée songhay est victorieuse, les Mosi ont de nombreux tués, leurs femmes et leurs enfants sont emmenés en captivité, leur capitale est détruite. Dawūd (1549-1582) fait la guerre aux Mosi l'année même de son avènement, ensuite en 1561-1562, enfin vers 1575. L'expédition de 1561-1562 permet de situer avec précision la quasi-disparition de la puissance mosi septentrionale, vieille, pour autant qu'on puisse en juger, de trois siècles. Le *Ta'riḫ al-Sūdān* nous dit qu'à la suite de la seconde expédition de Dawūd « le chef [des Mosi] abandonna le pays avec toutes ses troupes ». De la troisième et dernière expédition menée sous le règne de Dawūd, celle de 1575 (?), le même *Ta'riḫ* dit laconiquement que les Songhay en reviennent « sans avoir rien pillé », ce qui signifie sans doute qu'il n'y avait plus rien à piller, que l'armée songhay avait pénétré dans un pays usé par la guerre et vide d'habitants<sup>9</sup>.

Ainsi, l'aspect fragmentaire de l'information sur laquelle nous sommes réduits à nous appuyer n'interdit pas de donner à l'histoire des Mosi de la boucle du Niger une trame relativement cohérente. Pendant plus de trois siècles, une société militaire conquérante a lutté contre les Songhay en vue de prendre le contrôle du fleuve après s'être assuré celui de l'intérieur et a été finalement vaincue, l'antagonisme politique étant doublé, à compter du règne de Mohammed, d'un antagonisme religieux. Sur l'identité de ces Mosi et sur la localisation de leur pays, nous en sommes malheureusement à ne pouvoir formuler que des hypothèses très vagues, et tout indique qu'en l'absence de tout relais possible par la tradition orale nous n'en saurons davantage que lorsque les investigations archéologiques nécessaires auront été conduites.

En attendant que de nouvelles directions de recherche soient explorées, on peut faire l'inventaire des quelques indices, ne provenant pas des *Ta'riḫ*, propres à compléter nos informations ou, au moins, à resserrer nos hypothèses. Boubou Hama<sup>10</sup> fait référence à un mystérieux manuscrit écrit en arabe, intitulé *Aguinass Afrika*, qui daterait du XV<sup>e</sup> siècle et dont l'auteur présumé se nommerait Abkal Ould Aoudar. À notre connaissance, cette chronique, dite « *Ta'riḫ de Say* », n'a été ni publiée ni traduite, et, si Boubou Hama en résume le contenu, il n'en cite expressément aucun

8. Voir M. Katī, *op. cit.*, pp.114-115, 134-135; Al-Sa'dī, trad. franç. O. Houdas, pp.121-122, 124.

9. *Ibid.*, pp.168, 173, 179.

10. B. Hama, 1966, pp.205-215; voir M. Izard, 1970, tome premier, pp.47-48.

passage. D'après Boubou Hama, s'inspirant d'Aoudar, les Mosi, venus de l'est, auraient fondé sur la rive gauche du Niger un État appelé Dyamare, dont la dernière capitale fut Rozi, dans le Dallol Boso. L'État de Rozi aurait maintenu son existence au long de cinq siècles, du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. Vers le XII<sup>e</sup> siècle, sans quitter la rive hawsa, les Mosi créèrent un second Dyamare, ayant pour centre politique Mindji, Rozi ayant été abandonné sous la pression des Berbères. Le second Dyamare n'eut qu'une existence éphémère; bientôt, à la suite d'une famine, les Mosi franchirent le fleuve et s'établirent sur la rive gurma. Vainqueurs des populations locales, Gurmankyebe et peut-être Kurumba, ils donnèrent naissance au troisième et dernier Dyamare. Tant que nous ne disposerons pas du texte complet et authentifié du *Ta'riḫ de Say*, nous ne pourrons exploiter scientifiquement les données fournies par Boubou Hama, ni, notamment, juger de la validité de certains repères chronologiques qu'il nous donne — ainsi cette date de 1132, qui correspondrait au passage du second au troisième Dyamare et qui marque pour Tauxier<sup>11</sup> le début du règne du *za* Baray, premier souverain songhay à avoir été en lutte contre les Mosi d'après les *Ta'riḫ* classiques. Dans un autre document arabe, bien connu, le *Masalik al-Absar fi Mamalik al-Amṣar*, d'Ibn Fadl Allah al-ʿUmarī écrit en 1337 (année présumée de la prise de Tombouctou par les Mosi), il est fait état d'un entretien entre Mansa Mūsā et le futur émir Abū l-Hasan ʿAlī, l'un des informateurs du chroniqueur. Lorsque l'Égyptien demande au souverain du Mali contre qui il est en guerre, celui-ci répond: « Nous avons un ennemi acharné qui, parmi les Noirs, est ce que sont pour vous les Tatars. » Le roi précise que ces ennemis « sont habiles à lancer les flèches » et qu'ils ont « des chevaux hongres au nez fendu »<sup>12</sup>. On peut se demander si ces cavaliers ne sont pas des Mosi du Nord, encore que la pratique de la castration des chevaux (allusion aux « chevaux hongres ») soit inconnue dans l'intérieur de la boucle du Niger. Le marchand génois Antonio Malfante a, on le sait, voyagé dans le Touat en 1447; une lettre écrite en latin, adressée à son compatriote Giovanni Mariono, et que la Roncière a éditée<sup>13</sup> contient un passage dans lequel Yves Person<sup>14</sup> a vu une allusion aux Mosi du Nord. À propos d'une ville appelée Vallo (que Person identifie à Walata), il est question d'un « roi fétichiste avec cinq cent mille hommes » venus assiéger cette place. Pour en terminer avec les sources écrites, on doit rappeler que João de Barros parle du peuple des « Moses » dans ses *Dacadas da Asia*, qui datent de 1552-1553. L'auteur portugais relate la visite qu'en 1488 un prince wolof nommé Bemoy fit à la cour de Dom João II. Au souverain, Bemoy expliqua que le territoire des « Moses » s'étendait de Tombouctou en direction de l'est,

11. L. Tauxier, 1924, p. 22.

12. Passage cité dans *l'Empire du Mali*, 1959, p. 61.

13. C. de la Roncière, 1924-1927, tome premier, p. 156; de la Roncière donne le texte latin de la lettre et sa traduction en français.

14. Y. Person, 1958, p. 45-46; notons que Vallo chez de la Roncière devient Wallo chez Yves Person; voir M. Izard, 1970, tome premier, p. 50-53.

localisation qui n'est pas contradictoire, s'agissant des Mosi du Nord, avec celle que l'on peut inférer de la lecture des *Ta'rikkh*. La puissance du roi des « Moses » parut telle à Dom João II qu'il pensa qu'il s'agissait du fameux prêtre Jean, descendant de la reine de Saba, dont on sait qu'il est à l'origine légendaire de la monarchie éthiopienne. Bemoy fit état de guerres entre le roi des « Moses » et *Mandi mansa* — le « roi des Manden » —, et présenta les coutumes des « Moses » de telle manière que ses interlocuteurs furent convaincus qu'ils étaient chrétiens : du moins n'étaient-ils pas musulmans, en quoi João de Barros rejoint les auteurs des *Ta'rikkh*<sup>15</sup>.

Aux chroniques de Tombouctou, l'ouvrage de João de Barros n'apporte donc guère qu'une confirmation ; quant aux autres sources écrites citées, si elles ne sont pas explicites, elles nous confirment cependant qu'au long du XV<sup>e</sup> siècle, face au Mali et à l'empire songhay, il exista une puissance noire et « païenne » avec laquelle les autres grandes hégémonies de cette partie de l'Ouest africain furent en état de conflit permanent. En outre, on doit à Claude Meillassoux<sup>16</sup> d'avoir recueilli d'intéressantes traditions orales maliennes qui sont, certes, d'une interprétation délicate, mais ont, semble-t-il, l'intérêt de concerner les Mosi du Nord, dont il trouve trace dans une région très excentrique par rapport à la boucle du Niger puisqu'il s'agit du Hodh, du Kaniaga et du Wagadu ; ces traditions orales sont jusqu'à présent les seules qui nous renvoient au peuple guerrier des *Ta'rikkh*. Dans le Jankoloni, entre Niamina et Nara, se trouve un alignement de puits dont le creusement est attribué aux Mosi, ce qui, notons-le, cadre mal avec l'image seulement guerrière que nous avons d'eux. Dans cette région, les Mosi auraient anéanti ou assimilé la majorité des clans soumaré, tandis que les clans jariso (« diariso ») résistaient victorieusement aux envahisseurs. On conserve le souvenir d'une bataille qui aurait opposé les Mosi aux populations locales près du site actuel de Dangite Kamara, à une centaine de kilomètres au sud de Mourdiar. Dans le Hodh, les Mosi auraient occupé plusieurs localités et créé un commandement territorial centré sur Gara, comprenant une quarantaine de villages ; enfin, ils auraient investi Daole-Gilbe, à peu de distance du site de Kumbi Saleh<sup>17</sup>.

## Mosi de la boucle du Niger et Mosi du bassin des Volta : la thèse classique

Lorsque les premiers auteurs ont commencé à écrire sur les Mosi du bassin de la Volta blanche, ils ont fondé leurs analyses historiques sur la tradition

15. João de Barros, trad. franç. L-Marc, 1909, p.6-18: voir également L. Tauxier, 1917, p.84-85, et M. Izard, 1970, tome premier, p.53-55.

16. Communication personnelle, utilisée dans M. Izard, 1970, tome premier, pp.55-56.

17. Kumbi Saleh : capitale présumée de l'empire de Ghana. Le site de Kumbi Saleh est à soixante kilomètres au sud de Timbédra, en Mauritanie.

orale qui rattache l'ensemble des dynasties royales mosi à la descendance d'un ancêtre unique, Naaba Wedraogo, et établi une relation explicite entre l'origine des royaumes mosi et celle des États mamprusi-nanumbadagomba. Il devait appartenir à Delafosse<sup>18</sup>, Frobenius<sup>19</sup> et Tauxier<sup>20</sup> de procéder à une première mise en forme de l'histoire des Mosi, le premier, à partir de l'exploitation des monographies administratives coloniales de 1909, les deux autres, à partir de matériaux recueillis directement. Dans les traditions mosi actuelles, on ne trouve aucune trace d'anciennes actions mosi contre les Songhay et d'une durable présence mosi dans l'intérieur de la boucle du Niger. Cependant, les auteurs cités connaissaient le *Ta'rikkh al-Sūdān*, le *Ta'rikkh al-Fattāsh*, édité et traduit plus tardivement que l'autre grande chronique de Tombouctou, n'ayant pas fait l'objet d'une exégèse comparable. Malgré le mutisme de la tradition orale mosi à l'endroit de ce que nous appelons les Mosi de la boucle du Niger, il n'a pas fait problème pour ces véritables fondateurs de l'historiographie mosi que les Mosi septentrionaux et ceux de la Volta blanche ne faisaient qu'un seul et même peuple. L'hypothèse — car ce n'était qu'une hypothèse, presque uniquement fondée sur un rapprochement ethnonymique — pouvait, bien entendu, être formulée et il était même normal qu'elle le fût, mais, une fois posée, il fallait entreprendre de la vérifier et se résoudre à l'abandonner si les preuves décisives manquaient. Cette hypothèse n'a jamais été vérifiée, car on ne peut raisonnablement considérer comme des preuves de sa validité la prise en considération de rapprochements possibles entre, par exemple, le nom d'un chef mosi cité dans l'une des chroniques — Na'asira<sup>21</sup> — et celui d'un des souverains du Yatenga, d'ailleurs obscur<sup>22</sup>. C'est cependant sur des bases aussi fragiles qu'a été constituée l'histoire des Mosi, au risque de gommer ce qui fait l'originalité des formations étatiques ou préétatiques des Mosi de la boucle du Niger et plus encore de stériliser la recherche historique à leur propos, en donnant pour résolu un problème qui n'était pas même posé. En assimilant les Mosi de la boucle du Niger à ceux de la Volta blanche, Delafosse et Tauxier — tout particulièrement — offraient à bon compte un cadre chronologique à l'histoire des royaumes mosi actuels; du même coup, ils donnaient à cette chronologie une « longueur » beaucoup plus grande que celle que l'on peut inférer de la seule considération des traditions orales de ces royaumes et des formations historiques voisines. En effet, maintenir la validité de la tradition dominante relative à l'origine méridionale des royaumes mosi actuels et faire des Mosi de la Volta blanche les conquérants de Tombouctou exigeait de faire l'hypothèse complémentaire suivante: les Mosi n'avaient pu

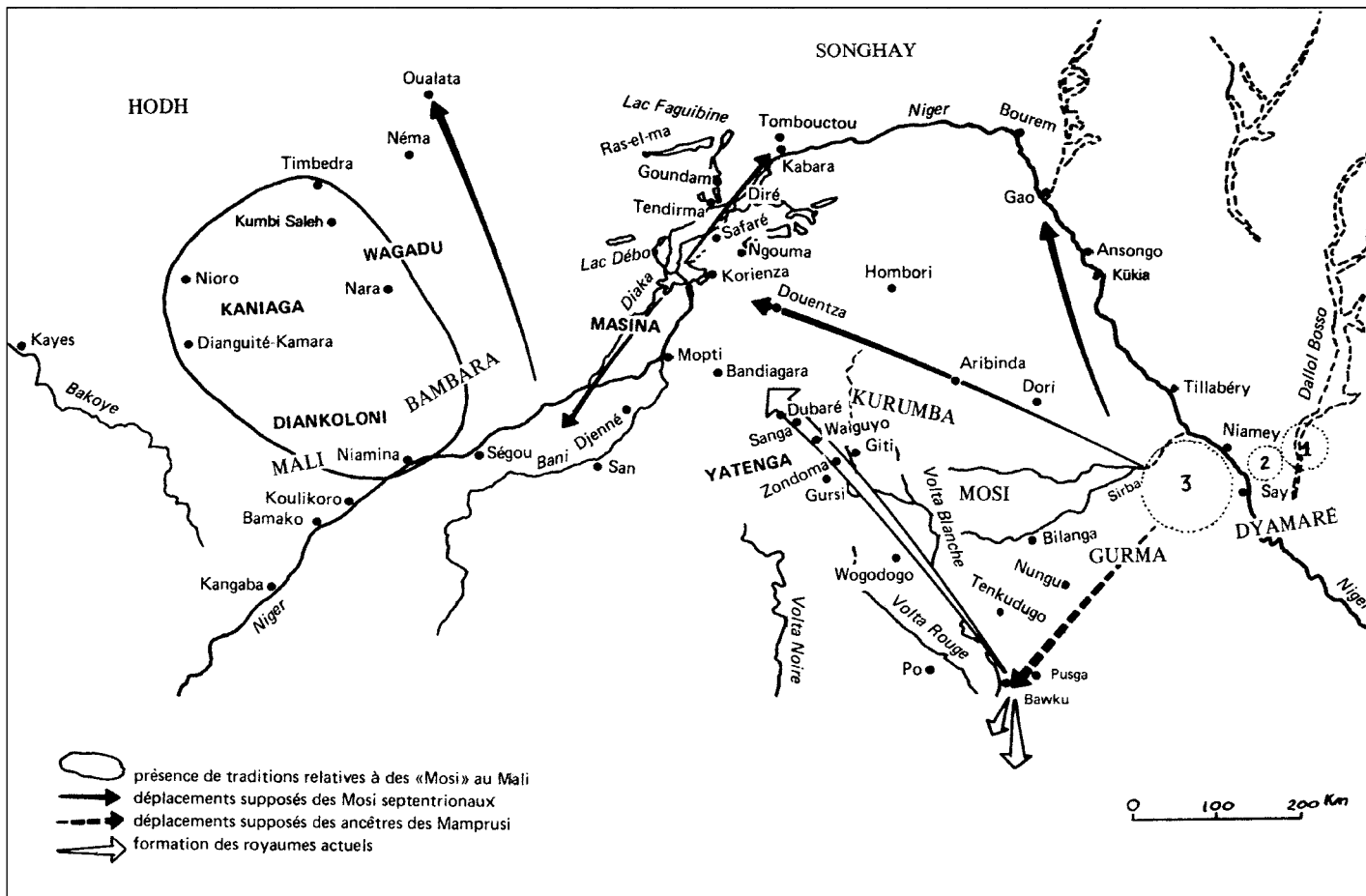
18. M. Delafosse, 1912, t. II, pp. 140-142.

19. L. Frobenius, 1925, pp. 260-262.

20. L. Tauxier, 1917, pp. 67-84.

21. M. Delafosse, 1912, t. II, p. 141-142; L. Tauxier, 1917, p. 81.

22. Il s'agit du Yatēnga Naaba Nasodoba, dont le règne, sans doute bref, se situe dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.



La boucle du Niger et le bassin des Volta (carte M. Izard).



se lancer dans des expéditions militaires à longue portée qu'une fois leur pouvoir solidement établi sur les populations autochtones de la Volta ; les actions dont il est question dans les *Ta'rikkh* n'avaient pu être conduites dans les premiers temps de l'histoire des royaumes. Delafosse<sup>23</sup> en vint, pour rendre crédible une hypothèse aussi hasardeuse qu'invérifiée, à situer les débuts de l'histoire des royaumes mosi actuels vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, ce qui revenait soit à étirer considérablement la durée moyenne de règne des souverains mosi, pour lesquels nous ne disposons pas d'une durée de règne directement fournie par la tradition orale, soit à considérer que les listes dynastiques recueillies en pays mosi sont lacunaires, ce qui est à la fois invérifiable et peu accessible, à considérer seulement la richesse du matériel généalogique que nous livre la tradition orale actuelle sur les dynasties de rois et de chefs.

On doit à un administrateur militaire français, le capitaine Lambert<sup>24</sup>, d'avoir, dès 1907, critiqué l'assimilation des Mosi des *Ta'rikkh* aux Mosi actuels. Malheureusement pour l'historiographie mosi, l'étude — pourtant remarquable — de Lambert ne fut jamais publiée, de sorte que les thèses de Delafosse et de Tauxier prirent valeur de dogme indiscuté, sans même qu'on se fût soucié des divergences existant entre ces deux auteurs et surtout de l'origine de ces divergences<sup>25</sup>. Il fallut attendre l'année 1964 pour que ce que nous appelons la thèse « classique » — celle de Delafosse et de Tauxier — fit l'objet d'une critique radicale de la part de l'éminent historien britannique John Fage. Dans un article mémorable<sup>26</sup>, Fage procède à un réexamen méthodique de la thèse classique et, après l'avoir réfutée, propose une réinterprétation d'ensemble de l'histoire des « Mosi » en posant d'emblée une nette distinction entre les Mosi de la boucle du Niger et ceux du bassin des Volta, sans pour autant écarter l'hypothèse — présentée de façon très nuancée — d'une relation possible entre ces deux groupes. Pour Fage, la thèse classique se heurte à une difficulté insurmontable, qui concerne la chronologie. À la suite d'une analyse faite avec le regretté David Tait des traditions orales dagomba, Fage conclut à la longueur excessive non seulement de la chronologie classique de l'histoire des Mosi, mais encore de celle — généralement acceptée — donnée par Tamakloe<sup>27</sup> pour l'histoire des Dagomba et propose de situer vers 1480 le début du règne de Na Nyaghse, fondateur de l'État dagomba. Ainsi, pour Fage, la naissance de la formation étatique qui a été à l'origine des royaumes que nous considérons ne peut être antérieure au XV<sup>e</sup> siècle. Fage accepte l'hypothèse d'une origine commune des Mosi

23. M. Delafosse, 1912.

24. L'original de la monographie de Lambert est conservé aux Archives du Sénégal, à Dakar.

25. Delafosse, après la publication de son ouvrage, en 1912, ne l'a jamais soumis à réexamen, ce qu'a fait au contraire Tauxier, dont les thèses de 1924 sont plus nuancées sur l'interprétation des *Ta'rikkh* que celles de 1917.

26. J. Fage, 1964a), pp. 177-191.

27. Les enquêtes de John Fage et de Tait sur l'histoire du royaume dagomba n'ont pas fait l'objet d'une publication.

du Nord et de ceux de la Volta, mais associe les premiers à une phase préétatique, les seconds à une phase étatique de la même histoire. Dans la ligne tracée par Fage, Nehemia Levtzion<sup>28</sup> a présenté, en 1965, un tableau chronologique comparé pour l'ensemble des États du bassin des Volta (en dehors du Gurma, pour lequel l'information est inexistante); établis à partir de la considération des listes dynastiques et fondés sur la définition d'une durée générationnelle moyenne de quarante années, les résultats de Levtzion rejoignent ceux de Fage, puisque le règne de Na Nyaghse est situé en 1460-1500, les deux générations antérieures (première génération: fondation du royaume mamprusi; seconde génération: fondation du royaume nanumba) correspondant aux séquences 1380-1420 et 1420-1460.

Nous avons nous-mêmes tenté d'apporter une contribution à ce débat<sup>29</sup> et de proposer un cadre chronologique de l'histoire des formations étatiques des Volta, fondé sur l'analyse du matériel généalogique mosi, et plus particulièrement sur celui qui concerne les deux principaux royaumes mosi actuels, celui de Wogodogo (Ouagadougou) et celui du Yatênga. La méthode utilisée a consisté à définir d'abord une date pivot pour la fondation du Yatênga par détermination d'une durée générationnelle moyenne, elle-même établie à partir de la considération des durées de règne précoloniales utilisables. Nous obtenons, pour la fondation du Yatênga, l'année 1540. Ensuite, nous sommes remontés de Naaba Yadega, fondateur du Yatênga, à son ancêtre Naaba Wûbri, fondateur du royaume de Wogodogo, en utilisant les caractéristiques propres à la généalogie dynastique de Wogodogo pour cette extrapolation. Cette démarche aboutit à situer en 1495 le début du règne de Naaba Wûbri. Pour remonter au-delà de la fondation du royaume de Wogodogo, la faible profondeur du matériel généalogique comme les incertitudes relatives au mode de transmission du pouvoir nous ont conduit à proposer une chronologie ouverte, la durée générationnelle moyenne variant de quinze à trente années. Au-delà de Naaba Wûbri, les généalogies royales mosi placent son « père », Naaba Zûngrana, le « père » de celui-ci, Naaba Wedraogo, la mère de ce dernier, Yenenga, première fille (?) du fondateur du royaume mamprusi, appelé Na Bawa ou Gbewa par les Mamprusi, Na Nedega par les Mosi et les Dagomba. Nous obtenons les résultats suivants, où les dates indiquées marquent les débuts de « règnes » réels ou fictifs (cas, au moins, de Yenenga).

On prendra garde que, dans ce tableau, chaque colonne correspond à une même durée générationnelle moyenne; on peut penser qu'en réalité, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, il a pu y avoir, d'une génération à une autre, variation de durée, de sorte qu'un tableau complet devrait tenir compte d'une véritable combinatoire de durées. Telle qu'elle se présente, cette chronologie ouverte n'est pas en contradiction avec celle proposée par Levtzion puisque, sur la base d'une durée générationnelle moyenne de quarante années, il situe le règne de Na Bawa entre 1380 et 1420, tandis

28. N. Levtzion, 1968, pp. 194-203.

29. M. Izard, 1970, tome premier, pp. 56-70.

que, pour les durées de règne les plus longues, nous le situons soit entre 1400 et 1420 ( $D = 25$ ), soit entre 1375 et 1405 ( $D = 30$ ).

	Durée 15 ans	Durée 20 ans	Durée 25 ans	Durée 30 ans
5. Naaba Wûbri	1495	1495	1495	1495
4. Naaba Zûngrana	1480	1475	1470	1465
3. Naaba Wedraogo	1465	1455	1445	1435
2. Yenenga	1450	1435	1420	1405
1. Na Bawa	1435	1415	1400	1375

## L'origine des États du bassin des Volta : le point des connaissances actuelles

Résumons tout d'abord ce que nous pouvons tirer des diverses sources relatives aux Mosi de la boucle du Niger. Dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, les proto-Mosi du Dyamare II (Mindji) franchissent le fleuve dans la région de Say et fondent le troisième Dyamare. Le début de l'histoire du Dyamare III semble dominé par des guerres contre les Songhay de Gao, sans doute destinées à asseoir la nouvelle formation territoriale. Au XIV<sup>e</sup> siècle, cette assise étant acquise, l'expansion mosi vise non plus l'est, mais l'ouest de la boucle du Niger, comme l'indique l'expédition de 1337 contre Tombouctou. Le XV<sup>e</sup> siècle s'ouvre sur une nouvelle poussée mosi vers l'ouest et le nord-ouest, avec le raid mené contre Benka. La seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle est d'abord marquée par d'importants succès mosi puis par la vigoureuse et bientôt victorieuse contre-offensive songhay, conduite par Sonnī 'Alī. Ensuite, du règne d'Askia Muḥammad à celui d'Askia Dawūd, soit pendant près d'un siècle, les Mosi, contre lesquels les souverains musulmans songhay prêchent la « guerre sainte », ne sont plus que sur la défensive. Vers 1575, c'en est fait de toute résistance organisée des Mosi septentrionaux.

Tant que nous ne disposerons pas d'une information satisfaisante sur le Gurma, et aussi longtemps que l'archéologie n'aura pas relayé l'analyse des textes et la collecte des traditions orales, nous ne serons pas en mesure de proposer des hypothèses valables sur la relation existant entre les Mosi du Nord et ceux du bassin des Volta, ou, plus largement, entre les Mosi des Dyamare et les guerriers qui ont été à l'origine de la formation du royaume mamprusi, dont sont nées les formations nanumba et dagomba, d'une part, les formations mosi actuelles d'autre part, dont est peut-être issue, enfin, l'actuelle dynastie de Nungu (Fada Ngurma). La question est

d'importance et concerne, en fait, le mode de diffusion d'un modèle d'organisation politique à travers une vaste région de l'Ouest africain, peut-être à partir du Bornu, et dont l'une des étapes a pu être Zamfara, en pays hawsa actuel. Ce qui semble bien établi, c'est que les ancêtres des souverains mamprusi venaient de l'est. Les traditions nord-ghanéennes situent à l'origine de l'ascendance directe de Na Bawa, premier souverain mamprusi (fin du XIV<sup>e</sup>-début du XV<sup>e</sup> siècle), un « chasseur rouge », connu sous le nom de Tohajiye. Nous suivons ici la tradition dominante, recueillie par Tamakloe chez les Dagomba en 1931<sup>30</sup>.

Tohajiye vivait dans une caverne et chassait dans une contrée voisine du royaume de Malle, lui-même proche du pays hawsa. En guerre contre ses voisins, le roi de Malle fit appel à Tohajiye ; la paix revenue, le roi, en récompense des services rendus, donna au chasseur une de ses filles. Pagawolga, qui était boiteuse. Pagawolga donna le jour à un garçon Kpogonumbo, dont certains mythes de fondation rapportent qu'il n'avait qu'« un bras et une jambe », toutes les traditions s'accordant sur sa taille gigantesque. Kpogonumbo demeura auprès de son père jusqu'à l'âge adulte. De nouveau en difficulté, le roi de Malle demanda au fils l'aide qu'il ne pouvait plus demander au père. Après avoir fait victorieusement la guerre pour le compte de son protecteur, Kpogonumbo, plutôt que de regagner la caverne paternelle, décida de partir vers l'ouest. Après plusieurs jours de voyage, il atteignit Biun, dans le Gurma. Le « maître de la terre » de Biun donna à Kpogonumbo une de ses filles, Suhusabga ou Sisabge. De cette union naquirent cinq fils : deux jumeaux, morts en bas âge, puis Namzi-sielle, Nyalgeh et Ngmalgensam. Désireux de prendre le commandement de Biun, Kpogonumbo mit à mort son beau-père et se fit reconnaître pour chef. Cette usurpation déclencha la colère de Daramani, roi du Gurma, qui entra en guerre contre le chef de Biun ; ne parvenant pas à vaincre Kpogonumbo, Daramani se résolut à faire la paix et, en gage d'accord, donna à son ancien adversaire une de ses filles, Soyini ou Solyini, qui mit au monde un fils, le futur Na Bawa ou Gbewa, connu chez les Dagomba et les Mosi sous le nom de Na Nedega. De la descendance immédiate de Kpogonumbo, seul ce dernier fils devait quitter le Gurma pour aller chercher fortune ailleurs. À la tête d'une importante troupe de guerriers, il pénétra dans l'actuel pays kusasi et établit sa résidence à Pusuga, d'où il conduisit la guerre contre les Kusasi et les Bisa afin d'asseoir son autorité sur la région.

Na Bawa aurait eu neuf enfants : une fille, l'aînée, nommée Kachiogo, et huit garçons, nommés dans l'ordre Zirili, Kufogo, Tohago, Ngmantambo, Sitobo, Sibie, Biemmone et Bogoyelgo. Bien que son successeur dût être Zirili, aîné des fils, Na Bawa s'entendit avec ses autres enfants pour écarter du pouvoir l'héritier présomptif, dont il redoutait la méchanceté. Na Bawa se choisit pour successeur son second fils, Kufogo, mais, prévenu par sa mère

30. E. F. Tamakloe, 1931.

de ce qui se tramait contre lui, Zirili fit mettre à mort l'héritier désigné : Na Bawa mourut en apprenant la mort de Kufogo. La fille aînée de Na Bawa, Kachiogo, monta sur le trône, mais Zirili parvint à la déposséder du pouvoir royal, ne lui laissant, en guise de consolation, que le commandement de Gundogo. Zirili apparaît comme le véritable organisateur du royaume mamprusi. À sa mort, un conflit de succession éclata entre trois de ses frères cadets : Tohago (Tosugu), Ngmantambo et Sitobo. Tohago fut chassé du royaume de Na Bawa ; il fonda Nalerigu et fut à l'origine de la dynastie mamprusi actuelle. Ngmantambo s'installa parmi les Nanumba, dont il devint le roi. Sitobo se fixa successivement à Gambaga puis à Nabare ; de son vivant, son fils aîné Nyaghse se fixa à Bagale : il fut à l'origine de la dynastie dagomba.

Il va de soi que ce que nous venons de résumer en quelques lignes mériterait de bien plus longs développements, car, en toute rigueur, il faudrait prendre en considération la multiplicité des variantes de cette tradition générale. L'important pour nous est, ici, de tenter de dégager de ce matériel des indications historiques d'ensemble.

Si l'on admet notre chronologie, ou celle, très proche, de Levtzion, la proto-histoire mamprusi se déroule en pays hawsa (c'est-à-dire sur la rive hawsa du Niger), puis dans le Gurma, au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque où les Mosi de la boucle du Niger se lancent dans leurs premières grandes expéditions vers l'ouest. S'il existe une relation entre ces Mosi et les ancêtres des Mamprusi, elle ne peut se situer que dans une commune mais lointaine origine, qui pourrait remonter aux temps du Dyamare II (rive hawsa du Niger) et du Dyamare III (rive Gurma). Peut-être peut-on situer au XIII<sup>e</sup> siècle l'époque où, à partir de la base territoriale des proto-Mosi, des guerriers mercenaires ont pénétré dans le Gurma, l'ont traversé et sont parvenus dans la région de Pusuga. On aura remarqué que les traditions dagomba rapportées par Tamakloe parlent d'un roi de Malle, nom qui n'est pas sans évoquer celui du Mali. On notera à ce propos que les Mosi actuels du Yatênga distinguent deux « Manden » : un Manden occidental, correspondant au Mali, et un Maden oriental, dont seraient originaires les Kurumba du Lurûm<sup>31</sup> et les Mosi de l'ancien petit commandement de Bûrsuma<sup>32</sup>.

Comme nous l'avons dit, Na Bawa est connu chez les Mosi actuels sous le nom de Na Nedega, et l'on peut assimiler Kachiogo, fille aînée de Na Bawa dans la tradition dagomba, à Yenenga, fille aînée de Na Nedega dans la tradition mosi. Ce qui nous importe ici, c'est moins le détail, au demeurant fort complexe, des traditions que ce double fait ; *a*) il existe une relation directe entre la formation des États mamprusi, nanumba et dagomba, d'une part, et les États mosi, d'autre part ; *b*) cette relation directe passe non par

31. Pour une synthèse d'ensemble sur les Kurumba, voir A. Schweeger-Hefel et W. Staude, 1972, notamment pp. 19 à 127.

32. Bursûma est un village du centre du Yatênga dont les habitants disent être des Mosi du Manden oriental ; ils sont considérés comme des gens de la terre par les autres Mosi.

une relation agnatique — type de relation prévalant entre les dynasties nord-ghanéennes — mais par une relation utérine, ce qui, dans une société patrilinéaire, est la marque indéniable d'une solution de continuité, d'une dialectique de la continuité et de la coupure historiques.

Nous n'avons pas recensé moins de quinze versions de l'histoire légendaire de l'origine des royaumes mosi et il est certain qu'une collecte soigneuse des traditions orales en livrerait bien davantage. Examinons ce qu'on peut appeler la tradition dominante, à savoir celle qui prévaut largement en pays mosi, et notamment dans le royaume de Wogodogo. Il nous est dit que Na Nedega, roi des Dagomba (et non des Mamprusi), dont la capitale était Gambaga, avait une fille aînée, Yenenga, qu'il refusait de donner en mariage, préférant la garder auprès de lui en raison de ses qualités guerrières. Les différentes versions de la tradition dominante hésitent sur les raisons qui conduisirent Yenenga, montée sur un étalon, dans une forêt proche de Bitu, où elle s'égara. Avait-elle fui la demeure de son père, peu soucieuse de sacrifier sa féminité aux desseins militaires de celui-ci, ou bien son cheval s'était-il emballé, la séparant de la troupe de cavaliers qu'elle conduisait ? Toujours est-il que les hasards d'une chevauchée voulue ou subie lui firent rencontrer en forêt un prince d'origine manden, Ryale ou Ryare, chasseur d'éléphants de son état. De cette rencontre naquit un garçon, connu en pays mosi sous le nom de Naaba Wedraogo, du mot moore *wedraogo*, qui signifie étalon. Naaba Wedraogo devait devenir le premier des Mosi, l'ancêtre commun de tout un peuple.

Les traditions disponibles sont muettes sur Ryale, qui n'intervient ici que comme père géniteur de Naaba Wedraogo ; socialement parlant, Naaba Wedraogo n'a pas de « père », il n'est que le fils de Yenenga. Ces mêmes traditions sont également peu disertes sur la fin de la vie de Yenenga et sur les débuts de son fils sur la scène historique. Certaines d'entre elles nous précisent cependant qu'une fois en âge de prendre les armes, Naaba Wedraogo fut présenté par sa mère à son grand-père maternel, qui mit son petit-fils utérin à la tête d'une troupe de guerriers. Rappelons que nous sommes vraisemblablement au milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

À cette époque, bien des éléments indiquent que l'État du Gurma existait déjà, même si les souverains en place n'appartenaient pas nécessairement à la dynastie régnante actuelle. Plutôt qu'un État centralisé unique, le Gurma devait alors être — et, dans une certaine mesure, est resté depuis — une confédération de commandements territoriaux plus ou moins indépendants les uns des autres. On sait qu'il est question du Gurma dans les *Ta'rikkh*. Ainsi, la dernière expédition de Sonnī 'Alī fut dirigée contre ce pays à la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, tous les souverains songhay montent des raids contre les « païens » du Gurma. Dans l'appendice au *Ta'rikkh al-Fattāsh* par Ibn al Moktar, petit-fils du principal auteur de la chronique, Maḥmud Katī, il est question de l'entrée d'Askia

33. Al-Sa'dī, trad. franç. M. Delafosse et O. Houdas, 1913, pp. 105, 115, 116.

Ishak dans Bilanga, «résidence royale du souverain du Gourma<sup>34</sup>». À ces quelques rares données près, notre ignorance actuelle des origines de l'État du Gurma — ou des divers États qui se sont succédé sur ce même territoire — est quasi totale. La tradition dominante mosi n'est cependant pas muette sur l'origine de la dynastie de Nungu : elle fait du premier *nunbado* (souverain de Nungu), Jaaba, ancêtre des Lompo, un fils de Naaba Wedraogo, mais cette tradition semble tardive et, à coup sûr, procéder de l'impérialisme idéologique mosi. À Durtênga, Junzo Kawada<sup>35</sup> a recueilli une tradition faisant de Jaaba un fils de Na Nedega, roi de Gambaga. Il est significatif qu'on semble ignorer ces traditions dans le Gurma même, où l'on rapporte qu'à l'instar du premier roi kurumba du Lurûm<sup>36</sup> le premier roi de Nungu serait descendu du ciel, légende qui a au moins l'intérêt de marquer l'autonomie de l'histoire de la dynastie du Gurma par rapport à celle des dynasties nord-ghanéennes et mosi.

## Les débuts de l'histoire des royaumes mosi

Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, les descendants de Naaba Wedraogo vont étendre leur emprise sur l'ensemble des populations de la vallée de la Volta blanche ; vers l'ouest, ils atteindront la Volta rouge et la franchiront ; Boromo, dans la vallée de la Volta noire, marquera l'étape occidentale extrême de l'avancée mosi, puis il y aura reflux et stabilisation des contours du pays mosi, dont les frontières extérieures demeureront ensuite inchangées jusqu'à la période coloniale, laquelle verra se développer un expansionnisme mosi de type nouveau, celui de la colonisation agricole.

Les débuts de l'histoire des royaumes mosi nous sont longtemps restés obscurs, en raison notamment de la prééminence tardive prise par la tradition de Tênkudugo (Tenkogodo) sur les traditions plus anciennes de commandements méridionaux aujourd'hui de faible rayonnement. Grâce aux travaux de Junzo Kawada<sup>37</sup>, il est maintenant possible de se faire une idée assez précise de la complexité de l'engendrement des commandements territoriaux dans le sud du pays mosi. Cette complexité interdit encore d'avoir de cette histoire une vision d'ensemble ; ce qui est sûr, c'est qu'elle renvoie à une longue période de maturation, qui a précédé la conquête proprement dite de la vallée de la Volta blanche et la mise en place des grandes dynasties royales que nous connaissons aujourd'hui. Kawada situe bien à Pusuga l'origine du royaume mamprusi sous sa première forme ; il fait de Zambarga et de Sanga les premiers commandements mosi *stricto sensu* ; de Pusuga semblent directement issues les dynasties locales de Durtênga et de Komîn-Yânga, dont les

34. M. Katî, trad. franç. O. Houdas, 1898, pp. 275-276, 275, n° 1, p. 276, n° 2.

35. J. Kawada, 1971, inédit.

36. W. Staude, 1961.

37. J. Kawada, 1971.

chefs sont des Gurmankyeba — ou, plus exactement, des Yâse<sup>38</sup> — et l'on a vu que la dynastie actuelle de Nungu pourrait avoir son origine à Durtênga. Du commandement de Zambarga serait issu celui de Kinzem, qui aurait donné naissance aux commandements de Wargay, Lalgay et Tenoagen; ce serait de Kinzem que seraient partis en direction du nord-ouest les premiers conquérants. De la dynastie de Tenoagen serait issue celle de Godê, dont se serait détachée celle de Tênkudugo.

Après ce qui paraît avoir été une période de préparation à des entreprises politico-militaires ambitieuses, qui a pour cadre un territoire méridional constitué autour de Zambarga, Kinzem et quelques autres localités de petite taille, les conquêtes mosi se développent rapidement. C'est à la génération des « fils » de Naaba Wedraogo qu'interviennent dans la tradition orale deux figures capitales de cette haute histoire: Naaba Rawa et Naaba Zûngrana, dont nous situons les actions dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Il est sans doute à peine nécessaire de souligner que les relations de filiation — et donc de fraternité — que nous donnons entre les premiers personnages de l'histoire mosi sont extrêmement problématiques: ainsi en va-t-il tout particulièrement de celle qui associe Naaba Wedraogo à Naaba Rawa et Naaba Zûngrana. Il est remarquable, à cet égard, de constater que les traditions relatives à ces deux supposés fils de Naaba Wedraogo sont exclusives l'une de l'autre: où l'on connaît Naaba Rawa, on ignore Naaba Zûngrana, et réciproquement. Enfin, si l'historicité de Naaba Rawa ne fait pas problème, tant sont nombreux et concordants les éléments d'informations et les témoignages qui le concernent, celle de Naaba Zûngrana est beaucoup plus douteuse. Tandis que nous ne trouvons trace de Naaba Zûngrana que dans quelques localités du sud et du centre du pays mosi, Naaba Rawa prend d'emblée la stature d'un grand conquérant.

Les musiciens du Yatênga saluent Naaba Rawa des titres de chef de Po (pays kasena, en moore Pugo), de Zôndoma, de Sânga et de Dubare, ces trois dernières localités étant actuellement sur le territoire du grand royaume mosi du Nord. Naaba Rawa est le fondateur de la seule des formations politiques mosi que l'histoire a vu naître à mériter le nom d'« empire ». Connu sous le nom de Rawatênga<sup>39</sup>, il a réuni pendant une très brève période, sous une autorité unique, la plus grande partie du pays mosi actuel, avec un important réseau de commandements locaux dans la partie centrale du pays, les principaux étant Nyu, Nanoro, Sao, Dapelego, Megè et Yabu. Le Rawatênga, trop grand, constitué à une trop haute époque, alors que la densité des commandements mosi était encore faible et la soumission des populations autochtones encore partielle, ne parvint pas à maintenir son

38. Le terme *yânga* désigne l'est en moore; les Yâse sont des gens de l'Est par rapport aux Mosi de la zone méridionale et sont considérés comme intermédiaires entre les Mosi et les Gurmankyeba.

39. Le mot *tênga* désigne en moore la terre et a aussi le sens de territoire: d'où des formations telles « Rawatênga », pays de Rawa, « Yatênga », pays de Yadega, « Wûbritênga », pays de Wûbri, etc.



unité. Si quelques fils ou compagnons de Naaba Rawa conservèrent longtemps des commandements dans le centre du pays mosi, la seule formation politique cohérente issue du Rawatênga, du vivant même de Naaba Rawa, fut le royaume de Zôndoma, du nom d'une des trois résidences de Naaba Rawa sur l'actuel territoire du Yatênga. Naaba Rawa termina ses conquêtes dans la plaine du Gondo, peuplée de Dogon qu'il chassa du Yatênga en direction de la falaise de Bandiagara (Sânga et Dubare sont situés aujourd'hui aux confins du pays mosi et du pays dogon). Naaba Rawa créa au nord de nombreux commandements locaux, confiés à des fils, des frères cadets et des lieutenants. Aujourd'hui, les chefs appartenant directement ou par assimilation à la descendance de Naaba Rawa sont nombreux dans le Yatênga — on compte parmi eux le chef du village de Zôndoma, où se trouve la tombe de cette prestigieuse figure; ils y ont le statut de « maître de la guerre » (*tasobanâmba*) et ont fourni, au long de l'histoire du royaume, de nombreux dignitaires de cour (*nayiridemba*). C'est pour une large part aux dépens du royaume de Zôndoma que se développera territorialement le Yatênga, à compter de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Comme on l'a dit, l'historiographie mosi n'a que peu à dire pour le moment de Naaba Zûngrana, « frère » cadet de Naaba Rawa; on en trouve cependant trace en divers points du pays, notamment dans la région encore méridionale de Mânga, tandis que les deux petits royaumes du Ratênga et du Zitênga, limitrophes du Yatênga au sud-est, sont réputés avoir été fondés par des « fils » de ce chef mal connu.

À cette époque de mise en place des premières formations politiques mosi, nous pouvons distinguer cinq grands courants de pénétration dans la zone centrale du bassin de la Volta blanche, à partir du sud: le premier concerne l'ouest de cette zone, avec Naaba Pasgo et Naaba Silga, qui franchissent la Volta blanche et étendent leur influence sur les régions de Kombisiri et de Mânga; le deuxième a pour objectif la région de Kugupela (Koupéla): le troisième concerne les rives du lac de Bam, où se fixa Naaba Ratageba, fondateur du Ratênga, tandis que son frère Naaba Zîido fonda non loin de là le Zitênga; le quatrième vise la région de Bulsa, avec Naaba Gigma; le dernier aboutit au cœur de la zone centrale, où va naître le Wûbritênga, fondé, comme son nom l'indique, par Naaba Wûbri, « fils » de Naaba Zûngrana. Des conquérants et fondateurs de dynasties de la fin du XV<sup>e</sup> et du début du XVI<sup>e</sup> siècle, deux personnages se détachent particulièrement: Naaba Gigma et Naaba Wûbri. Les traditions orientales font de Naaba Gigma un frère aîné de Naaba Wûbri, évincé du pouvoir au profit de son cadet<sup>40</sup>. Naaba Gigma entreprit la conquête de l'est du pays mosi actuel et étendit son influence, en direction du nord, jusqu'aux confins actuels du Liptako<sup>41</sup>. Il est intéressant de noter, à ce propos, que les formations

40. L'éviction d'un aîné par un cadet est un schéma que l'on rencontre fréquemment en pays mosi dans les traditions d'origine des commandements territoriaux.

41. Rappelons que le Liptako, émirat pullo (« peul ») dont la capitale est Dori, a été formé bien après la période que nous considérons ici; la population de cette région du nord de la Haute-Volta devait être composée de Sonray, de Kurumba et de Gurmankyeba.

politiques mosi de l'Est constituèrent ensemble une large bande territoriale orientée nord-sud, le long de la frontière du Gurma : il semble bien que, dès cette époque, les Gurmankyeba aient été organisés sur une base suffisamment solide pour que leur assise territoriale ait fixé aux visées mosi en direction de l'est, des limites indépassables.

Naaba Wûbri, fut le fondateur de l'actuelle dynastie régnante du royaume de Wogodogo, dont les souverains portent le titre de *Moogo naaba*, chef du Moogo, c'est-à-dire de l'ensemble du pays mosi.<sup>42</sup> Nous situons l'apparition politique de Naaba Wûbri à l'extrême fin du XV<sup>e</sup> siècle (1495 par hypothèse formelle) ; son règne concernait donc pratiquement les toutes premières années du XVI<sup>e</sup> siècle. Naaba Wûbri s'empara de la région de Zinyare, qui prit par la suite le nom de Wûbritênga : on rapporte que sa venue mit fin aux guerres incessantes que se livraient entre elles les populations autochtones. Du Wûbritênga, Naaba Wûbri étendit son autorité en direction de l'est et du nord-est ; il guerroya contre les gens de Lay et ses conquêtes le conduisirent jusqu'à Yako et Kudugo (Koudougou), dans des régions où les Mosi disposaient déjà de nombreux commandements locaux, dont certains avaient appartenu au Rawatênga. Naaba Wûbri mourut à La, près de Yako, dont il avait peut-être fait sa dernière résidence ; ses restes seraient transférés dans le village appelé depuis Wûbriyaogê (« lieu de la tombe de Wûbri »), tandis que ses reliques auraient été déposées à Gilôngu, Dabozugê-Yaogê et Lûmbila, où se trouvent des sanctuaires des rois de Wogodogo. À la mort de Naaba Wûbri, le royaume qu'il avait fondé regroupait presque tous les commandements locaux du Centre ; ses successeurs immédiats allaient poursuivre l'œuvre de leur devancier en étendant notamment leur influence en direction de l'ouest. Sous le règne de Naaba Nasbîire, troisième fils de Naaba Wûbri à avoir régné, la capitale du royaume était à La, où le fondateur de la dynastie était mort. En direction de l'actuel Yatênga partaient des fils de Naaba Wûbri : Naaba Rîmso, qui créa le commandement de Gâmbô, et son frère cadet Naaba Wûmtane, fondateur du royaume de Giti, qui lutta contre les Dogon et asservit les forgerons. Dans le même temps, un chef militaire, Naaba Swida, fut établi à Minîma, près de Gursi, où s'installa un autre chef venu du sud, Naaba Warma.

L'avènement de Naaba Kûmdumye, fils de Naaba Nyîngnemdo et petit-fils de Naaba Wûbri, coïncide avec le départ de Naaba Yadega, fils de Naaba Nasbîire, pour la région de Gursi. Naaba Yadega, élevé par Naaba Swida, chef de Minîma, ne parvint pas à l'emporter, dans la compétition pour le pouvoir, sur Naaba Kûmdumye et s'en alla tenter sa chance ailleurs, accompagné par l'aînée de ses sœurs, Pabre, qui déroba pour lui les *regalia* dont elle avait la garde comme *napoko*<sup>43</sup>. Nous situons ces événements en

42. Les Mosi (*Moose* — singulier *Mooga*) appellent Moogo l'ensemble du pays qu'ils contrôlent ; le pays mosi est pratiquement assimilé au « monde ».

43. À la mort d'un chef ou d'un roi mosi, l'intérim du pouvoir, entre l'annonce officielle du décès (distinct du moment effectif de la mort) et la nomination du successeur, est assuré par la fille aînée du défunt, qui porte le titre de *napoko*, littéralement chef femme ; la *napoko* est un substitut de son père, dont elle porte les habits.

1540, par hypothèse: c'est, comme nous l'avons dit notre seconde date pivot de l'histoire des Mosi. Naaba Kûmdumye devait jouer un rôle considérable dans la mise en place des royaumes actuels. Sous sa direction, l'avancée mosi atteignit son apogée avec une profonde pénétration, d'ailleurs sans lendemain, en pays gurûnsi. Les descendants directs de Naaba Kûmdumye furent à l'origine des royaumes actuels du Kônkistênga, de Yako, Tema, Mane et Busûma. À la génération précédente, l'actuelle dynastie de Bulsa avait été fondée par un fils de Naaba Wûbri, Naaba Namende, qui recueillit ainsi une partie de l'héritage politique de Naaba Gigma; un fils de Naaba Namende, Naaba Kurita<sup>44</sup>, fonda le royaume de Kugupela; à la génération des petits-fils de Naaba Wûbri, il faut placer encore la fondation du royaume de Kayao par Naaba Yelleku, fils de Naaba Nasbiire, donc frère de même père de Naaba Yadega. Avec Naaba Kuda, fils de Naaba Kûmdumye (seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle), le pays mosi central acquit sa physionomie définitive: la principale initiative de ce souverain, le dernier *Moogo naaba* de la période considérée ici, fut l'envoi dans le massif de Risyam de son fils Naaba Tasângo, fondateur du royaume actuel du Tatênga.

Au moment où Naaba Yadega atteint la région de Gursi, l'actuel territoire du Yatênga connaît déjà une forte implantation de commandements mosi. La principale force politique de la région est le royaume de Zôndoma, avatar septentrional du Rawatênga, mais d'autres formations le concurrencent, et d'abord le royaume de Giti; dans le Sud-Ouest, aux confins du tout nouveau pays mosi et du pays samo, les commandements de Minîna et de Gursi ne sont que les deux principaux d'une série de places fortes mosi autour desquelles se sont constitués de petits commandements régionaux. Naaba Yadega s'emploie, depuis Gursi, à neutraliser son père adoptif, Naaba Swida, à faire alliance avec le chef de Gursi, Naaba Warma, et à étendre ses conquêtes en direction du pays samo; solidement implanté à Gursi<sup>45</sup>, Naaba Yadega crée une seconde localité résidentielle à Lago. Avec le second fils de Naaba Yadega, Naaba Gêda (fin du XVI<sup>e</sup> siècle), le tout jeune royaume du Yatênga s'affranchit définitivement de tout lien avec le royaume de Wogodogo<sup>46</sup>. Désormais, les deux grands royaumes mosi — celui de Wogodogo et celui du Yatênga — auront des destins distincts et constitueront les deux grands pôles hégémoniques du pays mosi, chacun d'eux étant entouré de petits royaumes vassaux formant sa zone d'influence.

44. Le *kurita* est le représentant parmi les vivants d'un chef mort; *kurita*, qui signifie mort ré-nant, est construit en référence à *narita*, chef régnant; le *kurita* est généralement choisi parmi les fils du chef défunt, il n'a aucun pouvoir du fait de son titre et est exclu de la succession, mais il peut devenir chef en dehors du commandement de sa famille: si un *kurita* devient chef, il conserve le « nom de guerre » (*zab yure*) de Naaba Kurita.

45. Aujourd'hui importante localité du sud-ouest du Yatênga, Gursi semble avoir été très tôt un centre économique important, un centre artisanal et commercial, une étape du commerce caravanier.

46. Le fondateur du Yatênga, Naaba Yadega, détenait les insignes royaux de Naaba Wûbri, dérobés par l'aînée de ses sœurs, la *napoko* Pabre, mais l'on nous dit que Naaba Kurita et Naaba Gêda, ses deux successeurs immédiats, furent intronisés à La, alors résidence des rois de Wogodogo.

En résumé, l'histoire des royaumes mosi, qui commence dans la première moitié ou au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, se développe, pour la période qui nous occupe, en trois principales phases : une phase de maturation (seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle), une phase de conquête (première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) et une phase de stabilisation (seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle).

## Le système politique mosi

Nous ne donnerons ici qu'un très bref aperçu du système politique mosi. En effet, nous connaissons très mal l'histoire des institutions mosi, qu'on ne peut esquisser qu'à compter de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour le Yatênga, du début du XIX<sup>e</sup> siècle pour le royaume de Wogodogo. En fait, la riche information recueillie sur l'organisation des royaumes mosi, dont la collecte a été entreprise à partir de 1907, ne nous permet guère que de décrire comment fonctionnaient les institutions publiques à l'extrême fin de la période précoloniale. Le fait fondamental que met en évidence le système politique mosi — tous les observateurs s'accordent sur ce point — est la distinction qui est faite dans la société entre les détenteurs de la maîtrise de la terre (*têngsobôndo*) et ceux du pouvoir (*naam*), les premiers étant les représentants des autochtones, aussi appelés « gens de la terre » ou « fils de la terre », les seconds étant en principe les Mosi, encore qu'à cet égard la division des tâches entre autochtones et conquérants ne soit pas toujours exempte de toute ambiguïté et qu'il faille au moins, du côté des « gens du pouvoir », associer aux Mosi proprement dits (c'est-à-dire aux descendants de Naaba Wedraogo) les captifs des cours royales, qui sont pour la plupart d'origine extérieure. À la distinction entre autochtones et conquérants, ou entre « gens de la terre » et « gens du pouvoir », est directement liée celle qui oppose le « maître de la terre » (*têngsoba*) au « chef » (*naaba*) ; elle a aussi un retentissement sur l'idéologie religieuse, les gens de la terre étant associés, comme leur nom même l'indique, au culte de la terre, tandis que les gens du pouvoir reconnaissent la suprématie divine de Wende, d'origine céleste et peut-être solaire. L'unité de la société, où le sacré est associé aux autochtones et le pouvoir aux conquérants, est marquée par l'union syncrétique de Naaba Wende (*naaba*, chef) et de Napaga Tênga (*napaga* : femme de chef).

Nous connaissons mal l'identité des populations pré-mosi, sauf pour ce qui est du Yatênga, dont l'histoire du peuplement a été faite<sup>47</sup>. Il semble que l'on puisse distinguer parmi les autochtones trois grands groupes : les populations dites gurunsi, de langue « voltaïque » ou gur, auxquelles, sur la base précisément d'affinités linguistiques, on peut rattacher les Kurumba, que les Mosi appellent Fulse et qui constituent le principal substrat pré-mosi du Yatênga ; les Dogon (Kibse en moore), dont l'habitat ancien semble avoir

47. Voir M. Izard, 1965.

été très étendu en pays mosi mais qui ont été, du fait de leur résistance armée à la conquête, les principales victimes de l'instauration du nouveau pouvoir; des populations *manden*, dont les deux principales sont les Samo (Nîmise) et les Bisa (Busâse), aujourd'hui séparées territorialement mais qui ont peut-être une origine commune. Maîtres de la terre, les autochtones ont la charge des rituels annuels de fertilité et, dans le Yatênga par exemple, c'est par des sacrifices sur certains autels de la terre qu'un roi nouvellement nommé, et qui porte alors comme tout détenteur du pouvoir le titre de *naaba* (*Yatênga naaba*), peut être intronisé et acquérir ainsi le droit de porter le titre de *rîma*, ce qui lui ouvre le droit à une sépulture dans le cimetière royal et permet à ses fils ou *rîmbio* de pouvoir prétendre au trône.

Pour continuer de s'en tenir au seul exemple du Yatênga, les détenteurs du pouvoir, en dehors du roi lui-même, sont répartis en trois catégories: les « gens de la maison du roi » (*nayiridemba*); les « maîtres de la guerre » (*tâsobanâmba*); les membres du lignage royal ou *nakombse*, groupe dont est issu le souverain. Les gens de la maison du roi, ou serviteurs royaux, et les maîtres de la guerre peuvent être soit des Mosi soit des captifs royaux; ceux qui sont d'origine mosi appartiennent à d'anciennes familles de chefs, dont l'origine remonte souvent aux formations politiques antérieures au Yatênga (par exemple, le royaume de Zôndoma). C'est ainsi, parmi des Mosi considérablement éloignés de lui au point de vue généalogique, ou parmi les captifs, que le roi choisit ceux sur lesquels son pouvoir s'appuie directement, tandis que ses proches, les *nakombse*, seraient plutôt ceux contre qui s'exerce ce pouvoir. Le *Yatênga naaba* vit dans l'une des quatre résidences royales du pays, entouré de ses épouses et de serviteurs, mosi ou captifs. Les serviteurs royaux sont organisés en quatre corps pour chacune des résidences royales, chacun de ces corps ayant à sa tête un haut dignitaire appelé *nesômde* (pluriel: *nesômba*); il y a donc, pour chacune des quatre cours potentielles, un collège de quatre *nesômba*, trois d'origine mosi (*togo naaba*, *balûm naaba*, *werânga naaba*) et un d'origine captive (*bîn naaba* ou *rasam naaba*). Celui des collèges de *nesômba*, dignitaires nommés par le roi, qui est associé à la résidence royale effective, constitue un véritable gouvernement du royaume et joue, à la mort du roi, le rôle d'un collège électoral, puisqu'il est chargé de choisir le nouveau roi parmi les candidats au trône, dans un système de dévolution du pouvoir qui ignore toute règle de transmission automatique. La transmission du pouvoir de frère aîné en frère cadet aboutit, en fait, à permettre la candidature de tout fils de roi, ou plus exactement de tout aîné d'un groupe de frères, fils d'un même roi. L'histoire du Yatênga au XIX<sup>e</sup> siècle, qui est bien connue, montre que le laxisme de la coutume mosi en matière de transmission du pouvoir a eu pour effet d'ouvrir régulièrement des crises dynastiques aboutissant à de véritables guerres civiles entre factions adverses appartenant au lignage royal. On peut penser qu'après la période des conquêtes extérieures, les Mosi, à l'intérieur de leurs frontières, ont été engagés dans des luttes incessantes pour le pouvoir en dépit d'une centralisation de plus en plus poussée de l'autorité et de l'importance de plus en plus grande prise par l'appareil d'État au détriment de la noblesse, pourvoyeuse de candidats au trône.

D'un bout à l'autre du pays mosi, on constaterait, certes, qu'il y a de nombreuses variantes dans le détail des institutions, mais ce qui frappe par-delà cette constatation, c'est la remarquable unité linguistique et culturelle de la société mosi pourtant historiquement composite; plus encore, cette unité se manifeste par la cohérence de l'idéologie du pouvoir et la profondeur de la philosophie politique. Nous avons là l'une des grandes civilisations de l'Ouest africain.

## Les populations du bassin des Volta sans système politique centralisé

Ici encore, il nous paraît difficile de nous étendre longuement sur des questions qui relèvent bien de l'historiographie, mais qui sont fort mal connues. Nous disposons, certes, d'un tableau cohérent des sociétés non étatiques du bassin des Volta, mais il est contemporain. L'histoire, dans la plupart des cas, en est encore à se constituer et l'absence d'armature étatique réduit bien souvent, au-delà de la période coloniale, l'histoire des sociétés lignagères ou à communautés villageoises à un inventaire de migrations récentes (XIX<sup>e</sup> siècle), ou encore, mais nous sommes alors ramenés aux sociétés à États, aux incidences sur ces sociétés des politiques de conquête et d'assimilation des royaumes voisins. Dans la majorité des cas, ce que nous savons pour le moment des sociétés non étatiques, faute d'investigations systématiques sans doute, ne permet pas de remonter au-delà de la fin du XVIII<sup>e</sup> ou du début du XIX<sup>e</sup> siècle: entre l'histoire récente et les mythes de fondation, il y a généralement une lacune immense qu'il appartient à l'historien de tenter de combler. En d'autres termes, si nous présentons ici des sociétés, il ne saurait être question de parler de leur histoire, compte tenu de la période (du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle) à laquelle nous nous plaçons.

Puisque nous avons centré cette enquête sur l'histoire des royaumes mosi, il nous paraît légitime de partir des sociétés appelées « voltaïques » ou gur, dénomination qui fait référence, strictement, à des classifications linguistiques.

Les langues gur ont été largement étudiées, plus, il est vrai, dans une perspective taxinomique que génétique, et nous devons à Gabriel Manessy<sup>48</sup> d'avoir dressé le bilan de nos connaissances sur cette importante famille linguistique. Le groupe gur comprend un grand nombre de langues parlées aujourd'hui dans la République de Haute-Volta et dans d'importantes zones septentrionales de la République de Côte d'Ivoire, du Ghana, du Togo et du Bénin. De Lavergne de Tressan<sup>49</sup> divise les langues gur en trois sous-groupes: moore, lobi-bobo et senufo, le sous-groupe moore

48. G. Manessy, 1963.

49. De Lavergne de Tressan, 1953.

comprenant les langues moore, gurma, tern et gurunde. Westermann et Bryan<sup>50</sup> isolent, comme Manessy, un sous-groupe senufo, mais diversifient considérablement les autres sous-groupes, isolant ainsi le kulango, le lobi-dogon (lobi, bobo, dogon), le grusi, le gurma, le tem, le bargu et le mosi ; à son tour, le mosi est associé à un groupe de langues comprenant, outre le mosi proprement dit, le dagomba, le nankanse, le talensi, le wala, le dagari, le birifo et le namnam. Greenberg<sup>51</sup> propose une classification proche de la précédente en subdivisant la sous-famille mosi-grunshi ou gur en sept groupes : senufo, mosi, grunshi, tem, bargu, gurma, kilinga. Köhler<sup>52</sup>, dont la classification a été reconstituée par Manessy, envisage un noyau central des langues gur, qu'il divise en trois groupes : mosi-dagomba (mamprusi, dagomba, mosi, langues de l'Atakora), grusi (grusi oriental : kabre, tem, kala ; grusi occidental ; grusi septentrional : kurumba) et gurma. Köhler inclut encore dans les langues gur le senufo et le bariba, ainsi qu'un certain nombre de langues résiduelles du Togo et le dogon, langue qui entretient des affinités lexicales avec les langues gur, mais dont la syntaxe serait de type manden.

Bien que nous soyons loin d'un consensus entre les spécialistes, qui ne donnent d'ailleurs jamais un corps de critères formels fondant leurs classifications, on considère généralement qu'à l'intérieur des langues gur on peut distinguer un important groupe mosi, comprenant trois sous-groupes : mosi, dagomba et birifo-dagari-wile, le sous-groupe dagomba comprenant le dagomba, le mamprusi, le nanumba, le nankana, le talensi et le kusasi. Ces problèmes de classification débouchent sur des problèmes autrement plus complexes de filiation génétique entre langues, pour lesquels l'apport de la glottochronologie est encore bien mince. Les simples groupements de langues par affinité montrent au moins que des langues apparentées entre elles sont parlées indifféremment dans des sociétés à État et dans des sociétés non étatiques : ainsi le moore (langue des Mosi) est-il très proche du dagari. Tout au plus peut-on noter que l'unification étatique a généralement pour effet une faible dialectisation des langues tandis que les systèmes politiques non centralisés coïncident avec une extrême dialectisation. Les classifications linguistiques conduisent en outre à poser le problème suivant : est-ce bien, comme on l'a longtemps pensé pour les Mosi et comme certains indices portent à le croire, les conquérants étrangers qui ont imposé leur langue aux conquis, contraints d'abandonner leurs propres langues, ou bien s'est-il passé le phénomène inverse, les gens du pouvoir étant en quelque sorte acculturés par les gens de la terre ? Nul doute que, lorsque nous serons en mesure de répondre avec précision à cette question, nous aurons franchi un pas considérable dans la compréhension de certains mécanismes fondamentaux de la mise en place des systèmes centralisés africains.

50. D. Westermann et M. A. Bryan, 1970.

51. J. H. Greenberg, 1955.

52. O. Köhler, 1958, et travail inédit (sans titre) cité par G. Manessy, 1963.

On est tenté, à considérer le vaste groupe des langues gur, de passer d'une classification des langues à une classification des cultures. Un tel passage suppose résolus des problèmes de méthode qui ne le sont généralement pas, ce qui explique que les tentatives de Delafosse<sup>53</sup>, de Baumann, de Westermann<sup>54</sup> et de Murdock<sup>55</sup> soient dans l'ensemble bien décevantes. Il faut prendre d'ailleurs garde que les univers linguistique et culturel « voltaïques » ne se recouvrent pas exactement. Pour ne prendre qu'un exemple, les Bwa parlent une langue gur, mais sont de culture manden comme leurs voisins les Bobo, qui, eux, parlent une langue manden.

Oswald Khöler, déjà cité<sup>56</sup>, a présenté un tableau très complet des sociétés du bassin des Volta, mais les regroupements qu'il opère restent très proches de sa classification linguistique ; c'est ainsi qu'il appelle « Grusi septentrionaux » les Kurumba, quand ceux-ci sont très éloignés culturellement de l'ensemble de populations que les anthropologues appellent « Gurunsi », et qui occupent un vaste territoire à l'ouest du pays mosi. Moins systématique d'intention, mais véritablement fondé sur une approche anthropologique des sociétés, l'inventaire que dresse Guy Le Moal<sup>57</sup> a le mérite d'être exempt d'*a priori* taxinomiques.

Parmi les populations du bassin des Volta, Guy Le Moal distingue, sur la base de regroupements culturels et régionaux, les ensembles mosi, gurunsi, bobo, mande et senufo, et réunit les populations du sud-ouest de la Haute-Volta actuelle sous un intitulé commun.

Aux Mosi, on doit associer les populations pré-mosi dont l'identité a été pour une part préservée. Tel est le cas des Kurumba, qui ont certainement mis en place, avec le royaume du Lurûm, une formation politique comprenant des éléments de centralisation du pouvoir, dans un contexte initial de « royauté sacrée ». Sous le nom de Fulse, les Kurumba appartiennent aux groupes de gens de la terre des royaumes mosi, en particulier du Yatênga, au même titre que les « Marâse, qui sont des Songhay, les Yarse », à l'origine principalement manden, ou les Kâmbôse d'origine bambara, dafin ou jula. Avec les Gurunsi, nous quittons le domaine des États. Classiquement, les anthropologues appellent « Gurunsi » les six sociétés suivantes, à base segmentaire : Lela, Nuna, Kasena, Sisala, Ko, Puguli. On leur associe des sociétés établies aux confins actuels du Ghana et de la Haute-Volta, tels les Talensi, les Kusasi et les Nankansi, que l'on peut envisager comme culturellement autonomes par rapport aux formations étatiques voisines, mais qui, du point de vue de ces États, sont des sociétés tributaires. On sait que, depuis les travaux de Meyer Fortes<sup>58</sup>, ces dernières sociétés ont fourni à la théorie anthropologique le modèle du système politique dit « segmentaire à lignages ». Les populations dites

53. M. Delafosse, 1912.

54. H. Baumann et D. Westermann — 1947 pour la trad. franç.

55. G. P. Murdock, 1959

56. O. Köhler, 1958 (inédit).

57. G. Le Moal, 1963.

58. M. Fortes, 1940.



bobo (auxquelles on peut associer les Boron, d'origine manden) comprennent essentiellement les Bwa (anciennement appelés Bobowulen) et les Bobo proprement dits (anciennement, les Bobofin). Dans ces sociétés, au sein desquelles l'initiation liée au culte du *do* joue un rôle considérable, l'organisation politique est fondée sur l'existence de communautés villageoises autonomes. Il en va de même pour les Samo et les Bisa, d'une part, pour les Dafin ou « Marka », d'autre part. Le territoire dafin s'étend de la vallée du Sourou, au nord, à la région de Bobo-Dioulasso, au sud. Musulmans avec de fortes minorités ayant conservé leur religion traditionnelle, commerçants et guerriers, les Dafin sont à l'origine de la création de nombreux petits États centralisés; leur mode d'insertion dans l'histoire de la vallée de la Volta noire est comparable à celui des Jula dans l'histoire de la région comprise entre Bobo-Dioulasso et Kong. Les sociétés apparentées aux Senufo, comme les Karaboro, les Tusyâ, les Turka, les Gwê et les Wara, ont emprunté à la culture à laquelle nous les référons de nombreux éléments. Ainsi, les Tusyâ ont une société secrète, le *lo*, qui a des caractéristiques proches de celles du *poro*. Sous l'intitulé régional « populations du Sud-Ouest », Le Moal regroupe notamment les Wile, les Dagari, les Birifo, les Lobi et les Dyâ. Ces populations sont originaires du Ghana actuel et ont franchi la Volta noire, par vagues successives, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Premiers venus, les Wile ont refoulé les Puguli; à leur suite sont venus les Dagari, linguistiquement et culturellement proches des Wile, mais dont le système de filiation est bilatéral, tandis que celui des Wile est patrilatéral. Les Birifo sont venus en même temps que les Dagari, c'est-à-dire après les Lobi; leur système de filiation est comparable à celui des Dagari. Wile, Dagari et Birifo ont une langue appartenant au groupe mosi; ils se caractérisent en outre par l'importance qu'a dans leur vie sociale l'initiation secrète du *bagre*; les Birifo, voisins immédiats des Lobi, leur ont emprunté nombre de traits culturels. Chez les Lobi, les éléments matrilineaires sont largement dominants sur les traits patrilinéaires; l'importance de l'initiation au *joro* joue un rôle capital dans le contrôle social. Les Dyâ sont proches des Lobi et ont franchi la Volta noire à peu près en même temps qu'eux. Les populations du Sud-Ouest ont une organisation politique segmentaire, sans qu'apparaissent chez elles, contrairement à ce que l'on trouve chez les Gurunsi, des formes de centralisation du pouvoir relevant de la royauté sacrée. En dehors de ces sociétés d'agriculteurs, on n'aura garde d'oublier que nous avons, dans la boucle du Niger et le haut bassin des Volta, des sociétés pastorales, fulbe et touareg. Les Fulbe, que l'on trouve dans la vallée de la Volta noire, la vallée du Sourou, la plaine du Gondo, le Jelgoji, le Liptako et le Yoga, ont constitué de nombreux commandements locaux (Dokwi, dans la vallée de la Volta noire; Barani, dans la vallée du Sourou; Jibo, Barabulle, Tongomayel, dans le Jelgoji) et sont à l'origine de l'État du Liptako, mais, ici encore, l'histoire des formations historiques fulbe ne peut être esquissée que pour une période plus récente — à compter des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles — que celle qui est envisagée dans ce chapitre.

## Approche économique

Pour sa plus grande part, la zone que nous considérons est dominée, du point de vue des cultures de subsistance, par l'agriculture du mil, qui fait place au nord aux variétés cultivées et sauvages de fonio, au sud aux tubercules. Le coton du type *Gossypium punctatum*, encore connu aujourd'hui, est sans doute cultivé de très longue date en zone de savane arbustive sèche. Ce qui paraît établi, c'est qu'à l'époque de la mise en place des premiers royaumes mosi le tissage était répandu, encore que les vêtements longs fussent réservés aux chefs. Au tissage sont associés en pays mosi les Yarse, venus du Manden occidental; la tradition orale des «Yarse» du royaume des Wogodogo rapporte qu'un tisserand fabriqua pour Naaba Wûbri un costume comprenant une blouse, un pantalon et un bonnet. Tout aussi ancien que l'est le tissage, l'artisanat de la teinturerie, spécialité songhay, en est complémentaire, les deux principales plantes tinctoriales étant l'indigotier et une combrétacée, *Anogeissus leiocarpus*, donnant une teinture de couleur jaune kaki.

L'élevage des bovins (zébus) est l'affaire des pasteurs sahéliens, les Fulbe. Les agriculteurs, pour leur part, n'élèvent que des animaux attachés à la cour familiale : ovins, caprins, volaille. Une mention particulière doit être faite de l'élevage des ânes et des chevaux, dans lequel le nord du pays mosi actuel a joué de longue date un rôle important. Ainsi, le Yatênga exportait des ânes vers le pays mosi central et méridional, et les zones orientales de ce royaume étaient réputées pour la qualité de leurs chevaux Dongolawi, lointainement originaires de Haute-Égypte. Le cheval, animal de la guerre par excellence, l'âne étant notamment l'animal des caravanes, est représenté par cinq races : celles du Yatênga, du Jelgoji, du pays kurumba, de la plaine du Gôndo et de Barani<sup>59</sup>.

Les deux industries locales, généralement associées, sont la métallurgie et la poterie. Ici encore, le Yatênga se distingue du reste du pays mosi en ce qu'il est riche en minerai de fer d'assez haute teneur, mais l'on trouve également du minerai dans tout l'ouest de la Haute-Volta actuelle.

Nous ne savons à peu près rien de l'histoire ancienne du commerce à longue distance. Pris en charge dans le bassin des Volta par les Yarse, il semble qu'il était en place à l'arrivée des Mosi, même s'il a connu, avec la formation des nouveaux États, un développement important. À cet égard, il y a un rapport direct entre le développement du commerce à longue distance et la maîtrise technique du tissage. Les «Yarse», tisserands et commerçants, utilisaient en effet les bandes de tissu de coton, blanc ou teint, comme marchandise de fret local, dans leurs échanges interrégionaux, qui se déroulaient selon un va-et-vient Nord-Sud, le Nord fournissant notamment du sel saharien en plaques — mais aussi du poisson séché et des nattes —, le Sud principalement des noix de cola. La monnaie des échanges était le

59. Voir De Franco, 1905.

cauri (lourd, *Cyprea annulus*; léger, *Cyprea moneta*), dont la valeur a peut-être été très tôt définie par rapport à l'or; pratiquement, on connaissait de multiples étalons de valeur pour les marchandises: la coudée de cotonnade servait d'unité de compte pour les marchandises ordinaires, tandis que les chevaux, par exemple, étaient le plus souvent payés en captifs. Les forgerons des centres métallurgiques faisaient eux-mêmes le commerce des produits finis (outils et armes) ou des boules de fer, destinées à l'artisanat d'affinage. L'histoire du peuplement permet de mettre en évidence l'ancienneté de certaines places commerciales. En l'absence de données archéologiques, ce qu'on peut dire de l'économie du bassin des Volta du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle n'est encore, malheureusement, qu'une hypothétique extrapolation à partir des données recueillies par les voyageurs européens du XIX<sup>e</sup> siècle: c'est là une direction de recherche capitale à explorer.